

Encre et Boue

Rosalia Ayres

Extrait offert : « Un Moustique dans la tête » et « Cruella va au feu »

Romance universitaire spicy. Langage cru, scène sensuelle.

Un Moustique dans la tête

Tristan

J'arrive au bar et je vois Fredi. Je ne cherche pas plus loin : je vais saluer les gars en leur tapant l'épaule et en leur souriant. Puis je me place aux côtés de Fredi.

— Alors, tu es heureux ? je lui demande en prenant une bière.

— Oui. Je ne suis pas heureux, je suis au paradis, tu veux dire.

— C'est bien, mais il faut que tu tiennes ta sœur. Charlie n'a pas beaucoup apprécié son coup d'éclat sur le terrain.

— Oui, elle est si impulsive que je me demande si nous sommes vraiment jumeaux.

— Oui, pas facile d'avoir une sœur, m'en parle pas. Mais il faut que tu lui fasses comprendre que, dans cette université, on n'aime pas trop les grandes gueules.

— Oui, elle va se tenir. Je vais lui parler après ce rassemblement.

Mais nous sommes interrompus par des éclats de voix. On entend tous ce qui se dit. Brithany a tendance à être une peste qui se croit tout permis ; c'est pour ça, entre autres, que je l'ai larguée. Mais Athéna fait une chose à laquelle personne ne s'attend : elle se met dans les bras d'Harry. La réaction de Brithany n'étonne personne. On connaît tous son caractère et sa vision des choses. Athéna n'aurait jamais dû faire ça, ça va dégénérer. Toute l'équipe regarde en silence. Certains ont envie de rire, on le voit au sourire qui naît sur leurs lèvres, et d'autres restent figés devant cette scène. J'avoue qu'un petit sourire naît également sur mes lèvres. Brithany l'a bien mérité, mais comme je le pensais, ça dégénère. Elle perd son calme, mais encore une fois, Athéna nous surprend en rigolant. Certains ne se retiennent plus et rient avec elle, quand d'autres n'osent pas regarder Brithany, car quand elle a quelqu'un en grippe, elle lui fait la misère toute l'année. Brithany, qui ne supporte pas les rires des gars, devient rouge de colère. Je vois qu'elle lève la main, mais avant qu'elle finisse son geste, je l'arrête en lui attrapant le poignet. Elle me fixe, encore plus en colère.

— Tu la défends ? Mais tu as vu ce qu'elle a fait ? Et ce qu'elle a dit ?

— Oui, j'ai entendu, Brithany. J'ai aussi entendu comment tu as parlé à ton frère. Maintenant, la violence ne résout rien.

Athéna a arrêté de rire et la regarde avec un sourire démoniaque aux lèvres.

— Et je la laisse me traiter comme ça sans rien faire ?

— L'ignorance est la meilleure des défenses.

Je vois Brithany baisser la main, alors je lui lâche le poignet. Je fixe Athéna méchamment.

— Et toi, pourquoi tu fous la merde partout où tu passes ? C'est une habitude ou c'est juste pour nous ?

— Et toi, pourquoi tu es toujours un gros con ? C'est dû aux commotions de ton sport ou tu es comme ça de naissance ?

— Athéna, il va vraiment falloir que tu apprennes à fermer ta bouche, parfois.

— Je pense qu'elle s'ouvre quand il le faut, justement.

On entend un bruit de tabouret et nous nous retournons. Fredi vient vers nous doucement, sous le regard de tous.

— Athéna, ça va, on a compris. Tu n'aimes pas l'injustice, mais s'il te plaît, mêle-toi de ce qui te regarde, lui dit-il doucement.

— Et toi, tu vas très bien avec ton capitaine. Vous êtes deux connards, je suis sûre que vous ferez de beaux enfants.

Puis elle prend son sac et part en furie. Son frère n'arrive pas à la tenir, et j'ai donné ma parole à Charlie : elle ne me fera pas passer pour un con. Je sors en lui courant après. Je l'attrape par la taille, la soulève et l'emmène dans une petite rue à l'écart des autres.

— Lâche-moi, connard ! crie-t-elle en se débattant.

Je me rapproche et je sens sa poitrine contre mon torse se soulever et s'abaisser, je regarde ses lèvres pulpeuses que je voudrais juste goûter. Elle fixe mes lèvres en se léchant les siennes. Je sens mon érection qui fait une bosse énorme dans mon jean, je suis si serré. Nous marquons une pause en nous fixant droit dans les yeux, je sens son corps qui frissonne quand nos nez se touchent, je suis à deux doigts de l'embrasser et de la prendre ici, tout de suite. Je désire tellement la goûter ; chaque partie de son corps serait un régal. Mais elle regarde la rue d'où provient un bruit et elle réalise ce que nous sommes en train de faire. Pourtant, ses pupilles sont dilatées et elle frissonne sous ma main qui la tient fermement, mon autre main se place sur sa hanche.

— Tristan, qu'est-ce que tu fais ? me dit-elle à bout de souffle en collant sa poitrine sur mon torse, où je sens ses tétons qui durcissent.

— Je te remets les idées en place, je lui chuchote contre ses lèvres.

Là, elle secoue la tête et commence à me crier dessus.

— Capitaine connard est de retour, lâche-moi.

Cette réaction me fait réaliser ce que je suis en train de faire, je ne dois pas. Alors j'éloigne mon visage, mais je laisse l'autre main sur sa hanche.

— Tu vas la fermer et écouter.

— Lâche-moi, espèce d'homme des cavernes.

— Écoute-moi bien, le moustique. Je vais être clair : tu vas arrêter d'ouvrir ta grande bouche. Si tu veux la guerre avec Brithany, grand bien te fasse, mais tu ne viens plus sur le terrain. Jamais. Et tu ne te mêles plus des entraînements, ni des matchs.

— Je fais ce que je veux, et quand on me demande de ne rien faire, ça me donne encore plus envie de faire quelque chose.

Cette remarque me fait sourire, car je sais que je ne devrais pas la désirer si fort, mais, pour une fois, je voudrais passer outre cet interdit.

— Tu as un souci avec l'autorité, j'ai compris, mais sache que si tu ouvres ta bouche, tu auras des problèmes. Et crois-moi, Brithany ne sera rien comparée aux problèmes que je peux te causer.

— J'attends de voir ça.

Elle profite de mon amusement pour se dégager. J'ai légèrement relâché ma prise, alors elle commence à s'éloigner, mais, avant de disparaître, elle se tourne vers moi.

— Je ne fermerai jamais ma bouche devant une injustice, alors garde tes menaces pour toi, capitaine connard.

Puis elle part, sans se retourner. Je l'observe partir, je vois ses fesses qui sont si bien faites, ses hanches si belles. Mais je baisse la tête et souffle, je ne sais pas ce qui me prend, mais j'ai envie de cette fille, comme je n'ai jamais eu envie avant.

Je sors de la ruelle et je pense à autre chose de moins bandant. Je sens que cette fille va me créer des soucis, et pourtant elle m'attire autant qu'elle me donne envie de l'emmerder. Je n'arrive même pas à me l'expliquer. J'entends un bruit derrière moi, alors je me retourne et je vois Brithany qui me fixe.

— On peut savoir pourquoi tu cours après cette fille ?

— Je ne cours pas après cette fille. Et puis, je devais bien lui faire comprendre qu'elle doit se calmer.

Elle me regarde et se déplace, se rapproche de moi, puis elle me fait face avec des yeux de biche.

— Merci, Tristan.

— Merci pour quoi ?

— D'avoir été là quand j'ai failli dérapé et la frapper. Tu avais entièrement raison, comme toujours d'ailleurs.

— Brithany, je lui dis en soufflant, lassé de ce qui va suivre.

— Tristan, tu as toujours eu raison, à chaque fois. Avant, je ne le comprenais pas, mais maintenant, je sais que tu as raison : je dois faire plus attention aux autres.

Elle tend sa main sur mon visage et commence à me caresser la mâchoire. Je la regarde en plissant les yeux. Je ne regrette pas de l'avoir quittée : elle dit avoir compris, mais sa réaction avec son frère m'a prouvé le contraire. Elle ne changera jamais. Elle sera toujours la fille du président de l'université pourrie gâtée, égoïste et jalouse. Mais je ne veux pas lui faire de mal, alors je repousse doucement sa main en la fixant droit dans les yeux.

— Les gars m'attendent.

Puis je la contourne et je pars, sans regarder derrière moi. J'ai deux petites sœurs de quatorze ans à gérer, un petit frère de six ans qui a besoin de moi et une carrière à construire, je n'ai pas de temps à perdre avec ces bêtises d'amour ou d'amitié.

Je rejoins les gars. Fredi est déjà parti, et la table d'Athéna est vide.

Je soupire, car j'aurais bien aimé lui parler un peu plus, mais je le verrai sûrement ce soir au feu.

Après une bière et des fous rires sur l'altercation qui vient de se produire, je salue tout le monde et rentre. Il est maintenant 18 heures et toute la famille doit être rentrée, enfin, si mon père a quitté son garage. Je monte en voiture et je rentre. J'ai l'avantage, comme Brithany d'ailleurs, de vivre à Londres, dans la maison familiale. Je trouve mes deux sœurs, des jumelles de quatorze ans, qui préparent à manger. La musique résonne dans l'appartement qui se trouve au-dessus du garage. En montant, j'ai vu qu'il était encore allumé. Mon père passe son temps à réparer les voitures et les motos de la ville, il est connu et très demandé.

Depuis la mort de notre mère.

Il pense à nous nourrir, mais elle travaillait avec lui, et il n'a jamais voulu prendre quelqu'un pour l'aider, même un petit peu. Et quand il monte, il fait la paperasse, c'est toujours le dernier à se coucher et le premier à être debout.

— Tristan, alors, ces sélections ? me demande Sofia.

— Nickel ! Salut, mon champion, je dis à David, mon petit frère qui met la table.

— Salut, Tristan ! Papa est en bas, mais j'ai fait mes devoirs avec Bianca avant qu'elle sorte avec ses copines.

Je me tourne vers ma sœur et l'interroge du regard. Elle met les plats sans me regarder.

— Où est allée Bianca ?

— Je ne sais pas où elle est. Et je m'en fous. Elle a aidé à faire les tâches, maintenant elle peut bien faire comme elle veut.

— Elle me fatigue. Papa le sait ?

— Papa est encore en bas, comment veux-tu qu'il le sache ? me demande-t-elle.

— Je vais chercher papa, dit David, qui sent que je suis en train de perdre patience.

— Elle ne t'a pas dit avec qui elle était ce soir ?

— Non, sûrement avec ses amies, et si tu veux mon avis, elle va rentrer tard comme d'hab.

— Je ne la comprends pas, elle a tout pour être bien, mais elle fait des conneries en permanence.

— Tu sais très bien pourquoi elle est comme ça, Tristan, et on le sait tous.

— Oui, c'est vrai.

On entend mon père et mon frère monter les escaliers qui mènent à l'appartement. Mon père vient se laver les mains. Je vois qu'il est fatigué, ses cernes sont bien trop présents à mon goût. Je lui ai proposé plusieurs fois d'arrêter les études et le rugby pour l'aider, mais il a refusé en disant que le garage était son rêve, pas le mien, que je devais penser à moi en réalisant mon rêve. Il vient s'asseoir avec mon frère et commence à servir.

— Bianca n'est pas là ?

— Non, elle est sortie, lui répond Sofia.

— Avec qui ?

— Je ne sais pas, et non, je ne sais pas où ! répond ma sœur, agacée.

— Elle me fatigue à disparaître comme ça.

— Papa, tu es fatigué. Pourquoi tu ne prends pas quelqu'un pour t'aider un peu ?

— Je n'ai besoin de personne, et puis qui connaît aussi bien les voitures et les motos que moi ?

— Papa, je peux t'aider, moi, tu m'as tout appris.

— Non, toi, tu continues à réaliser ton rêve.

Je ne discute pas et nous mangeons notre repas, avec David qui raconte sa journée. À la fin du repas, nous faisons la vaisselle le temps que mon père couche mon frère, puis, quand il revient, je me dis que je ne vais pas aller au feu cette année, mais que je vais l'aider à faire ses papiers. Quand je pose le torchon et le rejoins, il me fixe.

— Il n'y a pas le feu ce soir ?

— Si, mais je ne vais pas y aller cette année.

Je le vois pincer les lèvres, puis il reprend, la voix basse.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais t'aider à remplir toute leur paperasse.

— Non, tu vas à la douche et tu vas au rassemblement autour du feu.

— Mais on irait plus vite à deux.

— Non, j'ai dit non, va te préparer.

Alors je me lève et je vais me doucher puis me changer. Je retourne au salon : mon père est plongé dans ses papiers avec sa tasse de café, et Sofia lit une romance. Depuis toute petite, elle rêve de ces histoires d'amour, ce que je n'ai jamais compris, mais au moins, elle ne sort pas faire des conneries partout dans Londres. Alors j'embrasse tout le monde et je prends ma voiture en direction du feu.

Cruella va au feu

Athéna

Je me suis préparée dans ma chambre. Je n'ai pas changé grand-chose à mon style. Pantalon en simili cuir, talons noirs qui me vont parfaitement, et un petit débardeur blanc qui laisse dépasser mon soutien-gorge noir.

Je ne me suis jamais considérée comme une belle femme. Je ne suis pas maigre. J'ai de bonnes hanches, une grosse poitrine, mais je ne suis pas grosse non plus. Disons que je suis bien proportionnée. Enfin, c'est ce que disaient mes ex.

Je sors de la salle de bain commune et je rentre dans notre chambre. Andréa est déjà prête, et toute la bande m'attend. Il n'y a que Brithany qui manque à l'appel, et ça me va très bien comme ça.

Ils me regardent tous et s'arrêtent de discuter.

Je baisse les yeux sur moi, paniquée.

— Quoi ? J'ai une tache ? Un trou ? Dites-moi que je n'ai pas déjà ruiné ma tenue.

Andréa lève les yeux au ciel.

— Non, drama queen. On te regarde parce que t'es canon.

Je tire légèrement sur mon débardeur.

— Pourtant, j'ai rien fait de spécial.

— C'est justement ça le problème, intervient James en s'approchant. Tu mets un pantalon noir, un débardeur blanc, et boum : ambiance déesse rebelle.

— Déesse rebelle ? Sérieusement ?

— Je pèse mes mots.

Andréa attrape son sac et me détaille de haut en bas.

— Le blanc fait ressortir tes tatouages. Et ce pantalon devrait être illégal, tellement il te va bien.

James attrape doucement mon poignet.

— Celui-là, il veut dire quoi ?

Je baisse les yeux sur l'encre près de ma peau.

— Celui-là ? C'est le premier que je me suis fait. Une connerie, sûrement. Mais c'est la première fois que j'ai eu l'impression que mon corps m'appartenait vraiment.

Un silence passe dans la chambre. Pas gênant. Juste un peu plus vrai que les autres.

James relâche mon poignet avec douceur.

— Alors ce n'est pas une connerie.

Je hausse les épaules, pour faire comme si ça ne me touchait pas.

— Ne deviens pas profond, Don Juan, ça va me mettre mal à l'aise.

Andréa sourit.

— Trop tard. On t'aime déjà.

— Vous êtes sûrs que vous ne vous foutez pas de moi ?

James se penche et dépose un baiser sur ma joue.

— Athéna, on ne ressemble pas tous à Brithany. Respire.

Je grimace.

— Mauvais argument. Rien que son prénom me donne envie de boire.

Andréa éclate de rire et me chope par le bras.

— On bouge, Cruella.

— Pourquoi Cruella ?

— Parce que...

— Si tu dis « parce que je suis méchante », je te pousse dans les escaliers.

Elle explose de rire.

— Parce que t'es badass, idiote.

— Elle kidnappe des chiens.

— Personne n'est parfait.

On rigole et on suit les autres. On part tous dans le bonheur et la bonne humeur. Andréa m'entraîne jusqu'à la voiture d'Andrew en rigolant. Nous montons en voiture et je me retrouve coincée au milieu de James et de William.

— Et on va où, exactement ? je demande en tirant sur ma ceinture.

— À Big Hat Becamp, répond Andrew depuis le volant. À quinze kilomètres d'ici. C'est une forêt privée que l'université réserve tous les ans pour la dernière soirée avant les cours.

— Attends... une forêt ? Une vraie forêt ?

James me donne un petit coup d'épaule.

— Oui, princesse. Avec des arbres, de la terre, et probablement deux-trois étudiants qui vont perdre leur dignité avant minuit.

— Charmant.

— Tu vas adorer, ajoute Andréa. Il y a de la musique, un grand feu, tout le monde se mélange. Rugby, art, cricket, marketing... même les gens chiants viennent.

Je plisse les yeux.

— Quand tu dis « gens chiants », tu penses à quelqu'un en particulier ?

William tousse pour cacher un rire.

— Brithany sera là, oui.

— Évidemment. Elle aurait trop peur que quelqu'un soit populaire sans elle.

James éclate de rire.

— Voilà, tu comprends vite les règles du campus.

— Brithany est toujours là où on peut la voir, reprend Andréa. L'année dernière, elle a été élue reine de promo, et crois-moi, elle n'a jamais vraiment rendu la couronne.

— En même temps, en tant que fille du président de l'université, elle part avec un petit avantage, ajoute William.

Je hausse les sourcils.

— Génial. Une princesse officielle avec un caractère de punaise de lit.

— Et une obsession pour Tristan, précise James.

Je tourne la tête vers lui.

— Pourquoi Tristan ?

Andréa me regarde dans le rétroviseur avec un sourire beaucoup trop amusé.

— Parce que c'est le capitaine, le héros du rugby, le beau gosse de service, et probablement le futur roi de promo encore cette année.

— Pardon, le roi ? Vous avez vraiment un roi et une reine ?

— Bienvenue à l'université, beauté, répond James. Ici, même les egos ont une couronne.

Je ricane.

— Donc Brithany veut récupérer Tristan pour garder son trône ?

— Entre autres, dit William.

Andrew secoue la tête en gardant les yeux sur la route.

— Sauf que Tristan ne veut plus d'elle. Et ça, Brithany le digère très mal.

— Ça ne me concerne pas.

James me fixe avec un sourire en coin.

— Pas encore.

— Pardon ?

— De la haine à l'amour, il n'y a qu'un pas.

J'éclate de rire. Un vrai rire, bien fort.

— Alors toi, tu as beaucoup trop lu de romances.

— Et toi, tu nies beaucoup trop fort.

— Tristan et moi ? Quelle blague. Il faudrait déjà que je le supporte plus de cinq secondes sans avoir envie de lui tatouer « ego fragile » sur le front.

William éclate de rire. Andréa manque de s'étouffer.

Andrew intervient, très sérieux :

— Mon prof de psycho disait que les attirances les plus fortes naissent souvent entre deux personnes qui se confrontent au début.

Je me penche vers l'avant.

— Dis à ton prof de changer de métier.

James lève un doigt devant mon visage.

— Ne jamais dire jamais, beauté.

Je m'enfonce dans le siège en levant les yeux au ciel.

— Oui, d'accord. Et moi, je vais devenir reine de promo avec Brithany comme demoiselle d'honneur.

Tous pouffent de rire à ma remarque, puis la voiture ralentit sur un parking en terre battue. Les pneus soulèvent un peu de poussière sèche, et déjà, au loin, j'entends la musique vibrer entre les arbres. Une ligne de voitures est garée un peu n'importe comment, phares éteints, portières ouvertes, comme si tout le campus avait décidé de venir se perdre ici avant la rentrée.

Nous descendons, et l'air frais me frappe les bras. Il sent la fumée, l'herbe humide, la bière renversée et ce parfum sucré que portent toujours les filles qui veulent qu'on les remarque à dix mètres. Andréa me prend par le bras et nous entraîne sur un chemin de terre éclairé par des guirlandes accrochées entre les branches.

Plus on avance, plus les voix deviennent fortes. Des rires éclatent, des verres s'entrechoquent, quelqu'un chante faux sur une chanson que tout le monde semble connaître. Puis les arbres s'ouvrent enfin sur une clairière immense.

Au centre, un grand feu crépite, projetant des étincelles vers le ciel noir. Autour, les étudiants forment des petits groupes, certains assis sur des troncs, d'autres debout avec des gobelets rouges à la main. Plus loin, plusieurs petits feux brûlent aussi, comme des îlots de lumière où chaque bande a planté son territoire.

Les rugbymen sont faciles à repérer : ils parlent fort, prennent trop de place et rient comme si chaque blague méritait un trophée. Les filles en bleu et jaune tournent autour d'eux comme des satellites trop parfumés. Les étudiants en art, eux, sont plus éparpillés, reconnaissables à leurs vestes trop grandes, leurs carnets, leurs cheveux colorés et leur capacité fascinante à s'asseoir par terre sans se poser de questions.

Des glacières traînent près des voitures, des gobelets circulent de main en main, et une odeur de beuh flotte par moments dans l'air. Je la reconnais tout de suite. J'en ai fumé à une époque, mais j'ai vite arrêté. Pendant que les autres parlaient dans de grands discours existentiels, moi, ça m'endormait. Et malgré mon allure de catastrophe ambulante, j'aime bien rester consciente de mes actes.

La bande me présente à plusieurs personnes avec une fierté ridicule.

— Athéna, la guerrière !

Je lève les yeux au ciel, mais je ris quand même. Apparemment, foncer sur un capitaine de rugby dès son premier jour suffit à vous créer une légende locale.

Envie de savoir comment le moustique et le capitaine vont se supporter ?

Encre et Boue est disponible sur Amazon.